

Le football solidaire, un ballon d'oxygène pour les sans-abri

Ils jouent au football pour oublier pendant quelques heures la dureté de leur quotidien. Les sans-abri ont d'ailleurs un championnat de France. Et même une Coupe du monde

Sur les pancartes de l'enceinte, un message, simple et fort. «Un ballon peut changer le monde.» Sur le terrain, des équipes nationales s'affrontent, mais les joueurs qui les composent ne sont pas les stars habituelles. Non, ce sont des sans-abri qui représentent leur pays et s'offrent, l'espace de quelques jours, une grosse bouffée d'oxygène au milieu de leur quotidien marqué par la précarité. La 7^e édition de la Coupe du monde des sans-abri, qui s'est déroulée à Milan, en Italie, du 6 au 13 septembre, a rassemblé plus de 500 joueurs venus de 48 pays. Des Philippines à la Namibie, du Kazakhstan à l'Italie, du Costa Rica à la France.

Un moment privilégié pour les participants, d'ordinaire livrés à eux-mêmes, qui peuvent redécouvrir les joies du collectif et du partage. C'est d'ailleurs le but recherché par Mel Young, fondateur de l'événement au début des années 2000. «Quand on est à la rue, on est isolé, on ne pense qu'à soi, à comment on va trouver à manger, explique l'Écossais. Jouer en équipe change les gens. Le football est le langage universel le plus simple.»

D'où une belle ambiance sur place et des échanges enrichissants. «Cette Coupe du monde nous permet de rencontrer des gens de cultures différentes», explique Patrick Mbeu, entraîneur de l'équipe de France. Patrick vit en logement social, mais est «un sans-abri comme les autres». Ancien international rwandais, il a quitté son pays il y a huit ans. Il signe alors un contrat pro en Belgi-



YOHANN DE ROECK

La sélection française présente à Milan, entraînée par Patrick Mbeu (au centre, de face). Cette 7^e édition de la Coupe du monde des sans-abri a rassemblé plus de 500 joueurs venus de 48 pays.

que, mais se heurte à la barrière de la langue et connaît quelques soucis personnels. Direction la France, où il sera un temps stagiaire au Paris Saint-Germain. « *Je ne connaissais personne, mais à travers les gens des associations j'ai pu rebondir* », raconte-t-il aujourd'hui.

Un seul sujet ne revient pas spontanément dans les discussions entre les joueurs: la vie quotidienne et son lot de misères. Comme pour mieux se dépayser, se couper de l'ordinaire qu'on retrouvera de toute manière bien rapidement. « *On a appris à se connaître, mais on ne parle pas trop de nos expériences personnelles*, détaille Aly Coulibaly, 33 ans, qui évoluait en attaque pour l'équipe de France. *On sort de la galère pour quelques jours, on est là pour vivre un truc, donc si on reparle de la galère, cela ne marche pas.* »

Les huit joueurs français présents en Italie, et les quatre remplaçants prévus en cas de désistement, jouent tous au football en France au sein d'associations qui ont monté une équipe. Le collectif Remise en jeu, créé en 2006 par le rassemblement de plusieurs structures sociales (Emmaüs, Secours catholique, La MIE de pain, L'Arche d'avenir, le Cash de Nanterre), gère la sélection nationale. Il organise également un championnat de France où 16 équipes se disputent le titre. « *Chacune joue un match par mois et le championnat s'étale de septembre à juin* », détaille Yohann De Roeck, chargé de mission à Remise en jeu. Sur son site Internet, le collectif décrit ainsi ses objectifs: « *Puisant dans son expérience que le football est*

un sport ludique et dynamique favorisant une intense activité psychophysiologique – contrôle de l'attention et de la concentration, capacité à coopérer, gestion de l'échec et de l'agressivité, reconnaissance de l'autorité – l'association s'est donné comme but de permettre l'épanouissement individuel et collectif des personnes en situation de précarité, par la pratique d'activités sportives en vue de leur insertion sociale. »

« On ne parle pas trop de nos expériences personnelles. On sort de la galère pour quelques jours, on est là pour vivre un truc, donc si on reparle de la galère, cela ne marche pas. »

Les sans-abri s'impliquent dans ces formations pour des raisons différentes. Certains par amour du foot, d'autres pour passer un peu de temps de manière agréable. Aly Coulibaly explique: « *Depuis que j'ai 4 ans, je joue au foot. Cela fait partie de moi, quelle que soit ma situation.* » Tolea Catalin, 22 ans, gardien de l'équipe de France, qui joue en général à Orléans, n'a pas eu la même approche: « *Je me suis mis à jouer il y a un an et demi. C'est un copain qui me l'a proposé. Comme je n'avais pas d'activité dans ce domaine-là, je me suis dit pourquoi pas.* »

Tous, en tout cas, y trouvent un bénéfice, un moyen d'égayer leur vie par ailleurs difficile. « *C'est une expérience à vivre*, poursuit Aly Coulibaly. *Cela prouve qu'on n'est pas seuls, qu'on est tous pareils. Il ne faut pas baisser les bras, même quand on est dans la rue. Il faut faire ce qu'on aime. Et le sport aide beaucoup pour ça.* » Si les sans-abri savent que le football peut leur permettre de rencontrer des gens, et pourquoi pas de trouver certaines opportunités de logement ou de travail, ils n'y voient pas forcément un moyen pour s'en sortir. Alors, quand les organisateurs de la Coupe du monde avancent que 70 % des participants ont vu leur vie changer significativement, la plupart haussent les épaules. « *Le football ne va pas changer grand-chose*, estime Tolea Catalin, qui a trouvé un emploi dans le bâtiment il y a un mois. *Quand je reviens d'une compétition, mon quotidien n'est pas différent. Simplement, j'ai passé des vacances, rencontré un peu de monde... Cela me remonte le moral et me change les idées. Cela me donne du courage pour lutter.* » À la veille de quitter l'Italie et la Coupe du monde, Aly Coulibaly essayait de ne pas songer à son retour. « *Je suis dans une situation très critique*, expliquait-il. *Je vais rentrer demain à Paris et je ne sais pas ce que je vais faire. Je n'ai plus de logement, car la personne chez qui je pouvais rester ne veut plus que je vienne. J'essaie de ne pas y penser.* » Et de profiter au maximum de ces derniers instants de liberté que lui offre le football.

ALEXANDRE ROOS